

TOUS LES 5 JOURS.

HUIT
gravures par mois.

Pour 3 mois :

Paris, 9 »
Départ., 9 50
Étranger, 10 »

avec une Couverture
50 c. en plus.



AU BUREAU,

Boulev. des Italiens,
n° 2,

ET CHEZ LES DIRECTEURS
DE POSTES.

Les lettres et envois
d'argent doivent
être affranchis.

PETIT COURRIER DES DAMES,

JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits et appartiennent au PETIT COURRIER.)

Mod.

Les bals de la cour pour être plus *intimes* n'en sont que plus élégans les mercredis de chaque semaine ; là ce n'est plus cette cohue dorée et agitée qui a signalé la première fête donnée au château cet hiver ; ce n'est plus trois ou quatre mille personnes *invitées*, se pressant, se heurtant dans les royaux salons, sans respect pour les fleurs et les gazes qui se flétrissaient sous leur pression ; sans égard pour les diamans qui tombaient et se foulaient sous leurs pieds. A ces nuits de brillantes solennités, tous les personnages tant soit peu distingués sont appelés, et tous sont élus ; car c'est fête générale, fête du beau monde, fête de Paris ; mais aujourd'hui c'est *bal de cour*, rien que la cour, rien que les femmes qui appartiennent à la cour. Aussi que les toilettes y apparaissent belles et fraîches ! que les salons y semblent beaux, animés par ce monde brillant qui les pare sans les encombrer ! Que les femmes s'y montrent radieuses et éblouissantes sous leur parure d'un choix si exquis et si riche ! Mais aussi

quelle brillante arène pour les rivalités du luxe et de la coquetterie ! Et qu'elle est vive l'ambition d'y être admise ! et qu'elle est puissante cette gloire frivole, mais pleine de séduction, qui répand tant de fraîcheur sur le sourire de la femme qui est initiée au bal de la cour.

Aussi est-ce pour ces fêtes privilégiées que la mode produit ses plus neuves créations, que les femmes les plus élégantes appellent tout le prestige de leur goût. Pour ces plaisirs royaux, il faut des fleurs et des tissus dont la fraîcheur primitive n'ait point été altérée par aucun froissement. Voyez plutôt comment M^{me} Lehon y arrive charmante, avec sa guirlande de lierre, entremêlée de fleurs de diamans qui brillent dans ses cheveux. Une guirlande de lierre semée de diamans traverse aussi sa robe de tulle légère et diaphane comme les nuages qui entourent les jeunes fées de nos poétiques récits ; c'est là qu'on voyait briller, entre toutes, M^{me} Schickler, M^{lle} de Flahaut, M^{lle} Cass, fille du ministre des États-Unis, la baronne Mortier, la comtesse de Fezensac, M^{me} Liadières, la princesse de la Trémouille, M^{me} Thiers, M^{me}

Friant, M^{me} de Magnoncourt, M^{me} d'Osserville, la duchesse de Sunderland, etc.

De toutes les toilettes que l'on a distinguées dans ces dernières réunions, nous en citerons quelques-unes :

— Des robes en tulle relevées, de chaque côté du jupon, par des bouquets de roses ou de fleurs en velours cerise, ou mêlées de feuillage ou d'épis en diamans.

— M^{me} de N... portait, avec une grâce ravissante, une robe en crêpe bleu descendant à mi-jambes sur une robe en poulx de soie bleu ; autour de la robe de dessus, une guirlande de roses blanches sans feuilles bordait le jupon et remontait d'un côté jusqu'à la ceinture. Les manches, très-courtes et plates, sans manchettes ni garnitures, étaient ornées d'une rose blanche. Sur la tête une guirlande des mêmes fleurs.

— Les princesses avaient des robes de satin blanc attachées sur les épaules par des nœuds de diamans. Celle de la princesse Marie avait autour du corsage, fait en pointe, une rangée de diamans formant ceinture. Leurs coiffures étaient composées d'une fleur avec quelques ornemens de diamant.

— M^{me} L.... était vêtue d'une robe blanche, ornée de nœuds de rubans et d'attaches de diamans. Sur la tête, une plume blanche, placée d'une manière très-penchée vers le cou ; le pied de cette plume était supporté par un faisceau d'épis en diamans.

— Les femmes qui ne portent point de costumes de danseuses, adoptent beaucoup de velours épinglé ou uni ; les nuances rouges dominent dans ce dernier genre. Avec cette toilette, rien de mieux harmonisé que les turbans blancs en tulle zéphir, dont les bouts frangés retombent de chaque côté du cou. Les parures de la cour nous ont fait apercevoir grand nombre de ces turbans dus au talent de M^{me} La Rochelle*, qui soutient si avantageusement la réputation qu'elle s'est acquise dans ce

genre de coiffure, aussi bien que dans les petits chapeaux parés et les toques d'un goût exquis qui sortent de ses magasins si heureusement appréciés par la mode.

— Parmi les plus élégantes coiffures qui brillent au bal de la cour on distingue chaque fois, avec une nouvelle admiration, les superbes épingles de diamans qui s'entremêlent aux longues touffes de M^{me} de Sunderland ; le prix immense de chacune de ces épingles en ferait un objet de curiosité, si le goût exquis avec lequel elles sont disposées ne les faisait admirer plus encore comme un ornement tout de grâce et de luxe ; tantôt elles forment auréole au-dessus du front, tantôt elles traversent les nattes de derrière, ou se groupent pour retenir des rivières ou des guirlandes de diamans. M^{me} Lehon, si admirable aussi dans sa jeune et belle élégance, possède un art charmant pour orner de diamans et de pierreries sa belle chevelure. M^{me} Schickler, dont la gracieuse physionomie semble toute créée pour embellir les turbans et les diadèmes, nous offre aussi de délicieuses coiffures, lorsque ses jolis cheveux bruns ne sont pas dérobés sous la gaze ou le velours ; nous aimons à citer surtout l'une de ses dernières coiffures, qui a paru ravissante de goût et de richesse : elle était composée de nœuds de cheveux relevés très en arrière de la tête et traversés par une flèche à l'italienne, c'est-à-dire ayant, aux deux extrémités, au lieu de boule, une fleur en diamans qui scintillait et se détachait avec des jets admirables ; de chaque côté des joues, des tresses à la Berthe entouraient les oreilles, et revenaient s'attacher dans le nœud de derrière ; sur ces tresses étaient placées quatre roses en brillans, terminées par deux fleurs en velours ponceau, qui, se trouvant au bas des Berthes, tombaient sur le cou ; une rangée de gros diamans qui traversait le front complétait cette élégante et gracieuse composition, qui faisait honneur au talent du jeune artiste qui l'avait exécutée, et justifiait bien certainement

* Rue Choiseul, 3.

les succès que M. Small * obtient dans les salons où son talent est si généralement apprécié.

— De tout temps on a inventé une recherche dans l'intérêt de la toilette des femmes ; parmi tous ces soins particuliers, que la plus grande beauté même ne peut dédaigner, il faut placer aujourd'hui le système épilatoire de M^{me} Dussert, qui a trouvé une composition qui enlève immédiatement et jusqu'à la racine les duvets du bras et du visage (on en fait l'épreuve avant d'acheter), des eaux à teindre les cheveux, la *Crème du Sérail*, qui blanchit et adoucit la peau à l'instant même qu'on en fait usage, recommandent particulièrement la maison de M^{me} Dussert, rue du Coq-Saint-Honoré, n° 13.

— La saison, bien moins rigoureuse qu'on ne le pensait, a mis en défaut les approvisionnements d'hiver ; c'est pour ce motif qu'une immense quantité de robes de chambre, simples ou élégantes, pour femmes et pour hommes, se trouvent maintenant à vendre au rabais, rue de Choiseul, n° 3.

EXPLICATION DE LA GRAVURE.

1. TOILETTE DE BAL. — Robe en velours épinglé blanc, brodé de bouquets en or ; manches à la vénitienne, serrées au milieu du bras par un bracelet en pierreries ; corsage à rabat uni ; coiffure composée de nœuds de cheveux retenus, de chaque côté des joues, par des attaches en diamans ; une flèche de diamans traverse le nœud de cheveux de derrière la tête et y retient un chaperon en fleurs de velours corise.

2. Robe-tunique en tulle rose, ayant aux deux coins du bas de la tunique des bouquets de roses et de houblon ; corsage et petites manches garnis de biais en tulle, relevés par des fleurs ; mêmes fleurs placées dans les cheveux, en manière de guirlande, et retombant en gerbe d'un côté jusque sur le cou et l'épaule.

* Palais-Royal, 17.

La mystérieuse Marie

DU HAMEAU DE DOINCE.

HISTOIRE PROVINCIALE.

Un matin du mois d'avril 1835, un homme encore jeune, à la figure dure et rébarbative, sortait furtivement d'une petite ferme située dans le hameau de Doince, département d'Indre-et-Loire, dans cette partie de la Touraine appelée *pouilleuse*, sans doute à cause de ses sites pittoresques et sauvages. Comme il fermait doucement la porte, derrière laquelle se fit entendre comme un long soupir, il se trouva face à face avec un paysan qui tenait un cheval bridé et sellé.

« Du silence, fit-il d'un air de menace à ce paysan, tout en s'élançant sur la selle du cheval.

— Suffit, not' maître, répondit le paysan, en portant la main à sa bouche, et de suite à son chapeau.

Et le maître partit au galop, se dirigeant vers Loches. Après avoir perdu de vue la ferme, il ralentit le pas de sa monture, et cheminait la tête basse, comme préoccupé par une idée profonde, lorsqu'il s'entendit appeler ; il releva la tête, et se vit entouré de plusieurs jeunes gens à cheval.

« Bonjour, Barbaro, lui dirent-ils en riant.

— Bonjour, Jules, Édouard, Théodore, Alfred, René, répondit Barbaro, en les saluant l'un après l'autre. Où allez-vous donc si matin ?

— A la chasse, répondirent-ils ; veux-tu venir avec nous ?

— J'ai bien, ma foi, d'autres choses plus importantes à faire, que d'aller chasser avec des jeunes fous comme vous. Et vous-mêmes, mes amis, vous feriez mieux d'aller étudier vos thèmes et vos versions, que d'aller dénicher d'innocens lapins qui ne vous ont rien fait.

— Il y a temps pour tout, Barbaro, temps pour travailler et temps pour s'amuser.

— Moi, je ne connais que le temps pour travailler, répondit Barbaro, affectant un air humble, et si vous étiez sages....

— Nous t'en donnons la preuve en te laissant au milieu de ton sermon, » s'écria Jules piquant des deux, et disparaissant bientôt sous un volume de poussière.

Il fut bientôt rejoint par ses amis : c'étaient tous de braves et joyeux jeunes gens, de cette classe indépendante et fière, joignant au caractère généreux de la jeunesse le courage et l'énergie de l'homme fort, de cette classe si riche d'avenir et d'espérance, de laquelle sortent nos hommes d'état, nos poètes et nos guerriers, de cette classe enfin qu'il faut craindre ou aimer, clercs jadis, étudiants aujourd'hui.

Si l'honneur français se perdait jamais en France, il faudrait aller le chercher chez eux.

Ils allaient ventre à terre et étaient encore assez loin de l'abbaye des Hervaux, lieu du rendez-vous, lorsque le temps se couvrit soudain, et une de ces pluies d'orage si fortes et si soudaines les força de chercher bien vite un abri.

La ferme de Doince était devant eux ; ils s'y précipitèrent en criant :

« Du feu, du feu pour nous, bonnes gens, et du foin et un abri pour nos chevaux. »

Accoutumés qu'étaient les paysans à la gaité des jeunes étudiants, tous naturels du pays, et la plupart propriétaires, ils s'empressèrent de leur procurer ce qu'ils demandaient. Mais quand ils ajoutèrent qu'ils mouraient de faim, la bonne fermière mit devant eux un gros pain noir et une terrine de lait, en leur disant que c'était tout ce qu'elle possédait.

« C'est bien peu, dit Jules.

— Nous ne sommes pas en carême, ajouta Edouard ; je vais à la découverte, messieurs, attendez-moi. »

Il ne tarda pas à reparaitre, et à l'air seulement de sa figure, on put présumer qu'il y avait du nouveau.

— Oh ! mes amis, s'écria-t-il, si vous saviez...

— Est-ce une poule, dit René, ou un lapin ? ajouta Théodore.

— Bien mieux que ça, vraiment, dit Edouard.

— Ce n'est pas toujours une dinde aux truffes, dit Jules en riant.

— Imaginez-vous, mes amis, un ange, une houri, une vision céleste...

— Pauvre Edouard, dit Jules, tâtant le poulx de son ami, la pluie lui a dérangé la cervelle...

— Des yeux noirs comme jamais je n'en ai vu.

— Une vision céleste, des yeux ; qu'est-ce qu'il dit donc, notre élève en médecine ? s'écria Alfred.

— Une bouche, une main, un pied ! oh ! mes amis, qu'elle est belle !

— Qui, belle ?

— Eh ! je vous le dis depuis deux heures, une jeune fille, ou femme, je ne sais, qui est là, dans une pièce à côté.

— Sainte Vierge ! je suis perdue, s'écria la paysanne avec effroi... puis, voyant les étudiants se diriger vers la pièce désignée, elle s'élance entre eux et la porte en disant : « N'entrez pas, n'entrez pas ; M. Barbaro nous a dit que si quelqu'un voyait cette demoiselle, il nous chasserait sans miséricorde de la ferme !

— Ah ! Barbaro tient ici une demoiselle cachée, dit Jules ; et qui est elle ?

— Je l'ignore, mes bons jeunes gens ; il y a à peu près un mois, à la nuit close, qu'elle nous a été amenée ici par not' maître ; elle pleurait beaucoup, cette pauvre demoiselle ; monsieur l'a accompagnée dans cette chambre à côté, où il est resté très-long-temps avec elle, sans doute pour la consoler ; puis il est reparti en nous la laissant et en nous faisant des menaces effroyables si d'autres que lui la voyaient.

« Voyez l'hypocrite ! dit Jules, il nous fait un sermon, parce que nous allons à la chasse, et il enferme une femme dans sa ferme ; car je parie qu'il l'y retient de force.

— Il n'y a pas de doute, messieurs, ajouta Édouard, et ce serait une œuvre de justice de la délivrer.

— C'est ça, c'est ça, délivrons-la.

— Mais elle n'est point ici par force, messieurs, observa la paysanne : elle pleure bien quelquefois, c'est vrai ; mais si elle voulait s'en aller, la porte est ouverte, et elle s'en irait.

— N'importe, n'importe, messieurs, dit Jules, il faut savoir ce qu'est cette femme, il faut la voir. »

Et, au même instant, la porte, devant laquelle tous les regards étaient fixés, s'ouvrit, et une jeune fille parut sur le seuil.

Un manteau, rouge et noir anglais, enveloppait sa taille ; mais des cheveux noirs divisés en bandeaux sur un front pur et blanc, comme ceux qu'a créés le pinceau de Raphaël, des yeux noirs et veloutés, tout en elle était si pur, si beau, que les étudiants stupéfaits doutèrent, en la voyant, si réellement c'était bien une créature vivante, ou, comme le disait Édouard, une vision céleste.

Avec une grâce parfaite, cette femme porta son doigt blanc et effilé sur sa bouche, comme pour prier cette jeunesse de lui garder le secret.

« Nous le jurons, crièrent-ils tous à la fois ; mais, de grâce, ne nous fuyez pas, madame, restez. »

L'histoire dit qu'elle resta.

Quinze jours s'étaient écoulés depuis cette aventure, et l'habitant du hameau le moins curieux et le moins observateur aurait pu remarquer sans peine que tous les matins, à l'heure où Barbaro quittait la ferme pour retourner à Loches, un des jeunes et beaux étudiants, désigné par ses

camarades sous le nom d'Édouard, se glissait furtivement le long d'un bois de haute futaie. Arrivé sous une fenêtre, fermée d'un simple contrevent peint en vert, sa bouche prononçait doucement le nom de Marie ! A ce mot, le contre-vent s'entr'ouvrait, une main blanche comme l'albâtre faisait un signe d'attente, et l'instant d'après, une jeune fille, la tête seulement ornée de ses beaux cheveux noirs, mais le reste du corps entièrement enveloppé d'une pelisse, dont la fraîcheur de la matinée excusait l'importance, sortait de la ferme, se dirigeant vers le bois de haute futaie.

Un de ces matins, que tous deux, l'un appuyé sur le bras de l'autre, avec cette douce intimité, cet abandon de bonheur de deux êtres jeunes et qui s'aiment, ils cheminaient ainsi, se dirigeant du côté d'un ancien couvent de chartreux, appelé Hervaux, ils furent accostés par un paysan qui, après avoir regardé Marie avec une attention assez soutenue pour un homme de cette espèce, leur demanda la route de Loches.

— Vous lui tournez le dos, dit Édouard, sans cesser de tenir ses yeux attachés sur le visage de la belle Marie, et l'homme ayant répondu merci, s'éloigna ; mais si les deux jeunes amans n'avaient pas été si occupés l'un de l'autre, ils auraient pu remarquer que cet individu, loin de retourner sur ses pas, continuait à les suivre.

Toujours marchant lentement, Marie et Édouard atteignirent l'entrée de l'église des chartreux. Sur une invitation de l'étudiant, la jeune fille se laissa conduire dans l'intérieur, s'assit sur un banc, et, toujours s'enveloppant avec soin de sa pelisse, elle fit signe à son compagnon de se placer près d'elle.

« Marie, dit celui-ci, entourant de son bras la taille de son amie, je t'aime, tu n'en peux douter ; dis-moi donc qui tu es, et quel horrible mystère te lie à cet infâme Barbaro ?

— Plus bas, si on nous entendait ! dit Marie.

— Et qui veux-tu qui nous écoute, enfant ? nous sommes seuls ici, seuls au monde. Oh ! que tu es belle, Marie.

Et disant ces mots, les lèvres brûlantes d'Édouard s'appuyèrent sur le front de Marie ; puis il ajouta :

« Confie-toi à ton ami : un sentiment extraordinaire, et que je ne puis définir, contraste chacune de tes actions : tantôt bonne, aimante, tu parais vouloir te livrer à mon amour, et soudain tu me repousses avec effroi ; je n'ose dire horreur ! Marie, oh ! qui es-tu ? par pitié, qui es-tu ? »

— Je ne puis te le dire, dit Marie en pâlisant.

— Tu ne m'aimes donc pas ?

— Plus que ma vie, dit la jeune fille avec un sentiment d'amour qui rendait ses yeux noirs humides.

— Infâme ! dit une voix derrière eux.

Et, avant qu'Édouard eût eu le temps de détourner la tête, il se sentit saisi, lié, et devant lui, un homme, le visage entièrement caché par un pan de son manteau relevé presque sur la tête, faisait signe de la main à Marie de le suivre.

Comme obéissant à une volonté supérieure, la jeune fille quitta le banc sur lequel elle était assise, et sans jeter un seul regard sur Édouard prisonnier, et qui faisait de vains efforts pour se débarrasser des hommes et des liens qui l'enchaînaient, elle prit le bras de cet homme, et sortit avec lui de l'église.

Les hommes s'en allèrent aussi, et aux cris d'Édouard, un paysan vint qui le débarrassa de ses liens.

Une heure après la belle Marie avait disparu du pays, comme une apparition céleste, sans laisser aucune trace derrière elle. Quant aux jeunes étudiants, ils ne tardèrent pas à repartir pour Paris, où leur examen les appelait.

Un soir du mois d'octobre, c'était un jour d'examen ; Théodore avait été reçu bachelier, et pour le célébrer dignement, ses cinq amis s'étaient tous réunis dans la chambre de Jules. Ils causaient de cette aventure extraordinaire et presque mystérieuse du hameau de Doince, lorsque le portier de leur hôtel entra tout effaré.

« Messieurs, dit-il, parmi vous y a-t-il un médecin ? »

— Moi, dit Édouard.

— Au nom de l'humanité, suivez-moi, monsieur.

Il n'en fallut pas davantage pour qu'Édouard se précipitât sur les pas du portier.

Son absence fut longue, au moins deux heures ; quand il revint, sa pâleur frappa ses amis.

« Qu'était-ce ? demandèrent-ils tous à la fois.

— Un événement très-simple, dit Édouard, respirant à peine et ayant des larmes dans les yeux, une femme en mal d'enfant !

— Et tu l'as accouchée ?

— Oui, mes amis.

— Heureusement ?

— Heureusement ! répondit le jeune homme avec un profond soupir.

— On ne le dirait pas à ton air, observa Jules ; mais n'importe, reprenons notre conversation où tu l'avais laissée ; nous parlions de la belle Marie !

— Oh ! assez, messieurs, assez causé de cette femme ; parlons d'autre chose, dit Édouard, qu'une forte émotion semblait dominer.

— Soit, ne parlons plus du tout même, dit René, fumons et pensons.

L'instant d'après, Édouard, ne se croyant remarqué d'aucun de ses camarades, tira de sa poche un petit carnet sur lequel le nom de Marie était gravé ; il l'ouvrit, une belle boucle de cheveux noirs brillait entre les deux soies cerise du carnet.

« Oh ! Marie, Marie ! dit-il tout haut,

comme s'il eût été seul, moi qui vous rêvais si pure ! »

Puis une larme, qui se balançait un instant sur sa prunelle bleue, vint à tomber sur la boucle de cheveux noirs.

Édouard referma brusquement le carnet, et le jeta au feu.

« Faisons un punch, messieurs, dit-il en se tournant vers ses amis. »

EUGÈNE FOA.

CHRONIQUE.

Quoi de nouveau ? Je ne crois pas qu'il y ait au monde de phrase plus insignifiante, et qui se répète plus souvent. Rencontrez-vous un de vos amis, vous lui souhaitez le bonjour ou le bonsoir ; comment se porte madame, et vos enfans?... Ces questions faites, arrive la fatale demande *Quoi de nouveau ?*

Une des circonstances qui m'aient le plus vexé dans ma vie se rattache encore à cette infernale maxime du *Quoi de nouveau ?*

Vous tous qui avez goûté les charmes d'une conversation intime, vous tous qui avez goûté les délices de ces causeries si basses qu'on les devine plutôt qu'on ne les entend ; vous comprendrez ce que j'ai dû éprouver à l'un de ces beaux soirs de la jeunesse, où l'on résume en quelques mots tous les bonheurs de la vie ; eh bien ! ce soir-là, j'étais à me promener sentimentalement dans les salles des Concerts Saint-Honoré ; l'enivrante harmonie de Jullien avait communiqué à mon âme une sorte d'extatique rêverie que partageait ma jolie compagne, lorsqu'une main vint s'abattre sur mon épaule avec une brutale énergie : *Quoi de nouveau ?*

Cette soif de nouvelles est un moyen d'existence pour des commis-voyageurs en faits divers. Je connais un de ces hommes (et ceci est un fait avéré) qui a passé une grande partie de sa vie à battre le pavé de Paris ; il est payé à la ligne pour ses nou-

velles ; on le voit partout, il est à la piste des moindres événemens, courant ventre à terre après le plus petit rassemblement, s'attachant aux pas de tous les soldats et de tous les pompiers dans l'espoir d'une importante arrestation ou d'un violent incendie à faillir... etc. ; il lui faut des nouvelles pour vivre, il lui en faut à tout prix ; c'est là son pain. Que de fois l'ai-je vu en extase devant une maison dont on réparait les toits, ou devant un mur qu'on rebadigeonnait ; quelle anxiété sur son visage ; Dieu ! s'il pouvait tomber un ouvrier ! quel article ! Aussi voilà l'homme aux nouvelles ; il en a toujours de palpitantes à vous raconter ; il ne manque jamais de vous entretenir d'un fait digne d'attirer l'attention de l'autorité, de vous émouvoir sur une horrible catastrophe.

Ce qui m'a conduit à cette digression, car vous me demandez aussi du nouveau, c'est le souvenir d'une rencontre toute récente avec le fameux nouvelliste ; moi aussi je lui ai demandé : *Quoi de nouveau ?*

— « Mon cher, M^{lle} Eberlé est à Paris. — Qu'est-ce que M^{lle} Eberlé ? — Comment, vous ne savez pas ce que c'est que M^{lle} Eberlé ? Fi donc, ne dites jamais que vous ne connaissez pas M^{lle} Eberlé..... de réputation au moins ! ce serait honteux. Sachez donc, mon cher, que c'est une déesse à qui toute l'Italie a rendu des hommages, qu'à juste titre on peut qualifier de culte. M. Duponché doit bientôt la faire débiter ! L'Opéra est en révolution ; il tremble sur ses fondemens ; on ne parle plus que tout bas de M^{lle} Taglioni et de M^{lle} Essler.

— Ah ! ah ! mon cher, à propos de cela, on vient de déclarer la faillite d'un M. Cochet, loueur de voitures, limonadier et entrepreneur de succès dramatiques. — Vous dites entrepreneur de... ? — Mais, oui, entrepreneur de succès dramatiques ! L'entreprise générale répond du succès des pièces représentées pendant le laps de temps convenu ; l'entrepreneur assiste aux

répétitions, il remarque et désigne les endroits qu'il faut chauffer; il n'emploie que des gens *convenablement vêtus*, il encourage les débuts, soutient les réputations.... etc. C'est magnifique, admirable!

« Si vous allez un peu dans le monde, vous avez dû entendre parler du bal donné à la Légation-Belge; le duc d'Orléans et le duc de Nemours y assistaient. M^{me} Lehon vient aussi de faire acquisition, pour le prix de 371,000 fr., de l'hôtel Røderer, rue du Faubourg-Saint-Honoré; le même qu'a long-temps habité M. Pozzo di Borgo.

Les fêtes et les bals se succèdent rapidement à Paris.

« Avez-vous la grippe? — Ma foi, non. — Tant pis. — Pourquoi? — Parce que vous l'aurez; tout le monde a eu la grippe: des administrations, des collèges entiers, des artistes de tous les théâtres ont été attaqués, et les directeurs se sont vus forcés, en un même jour, de changer deux à trois fois de suite leurs spectacles.

» D'ailleurs c'est une maladie comme il faut, aristocrate, diplomate: on cite M. de Konneritz, ministre de Saxe; M. de Kielmanseggs, chargé d'affaires du Hanovre; M. de Loewenhielm, ministre de Suède; M. de Medem et M. de Palhen. — Vous connaissez M. Jouslin de Lasalle? — Oui, le directeur des Français. — Il a eu la grippe? — Eh! non, il est révoqué par le ministre de l'Intérieur. On parle de M. Vedel pour le remplacer; en attendant, Monrose et Geffroy font l'intérim.

» J'ai rencontré hier soir, aux Concerts-Musards, M. Laity, l'officier de pontonniers qui a figuré dans les affaires de Stras-

bourg; il donnait le bras à M^{me} Gordon, qui se propose de nous offrir des soirées musicales. J'ai vu aussi le colonel Vaudrey, qui va se mettre sur les rangs pour la députation de la Côte-d'Or.

« Savez-vous des nouvelles du prince Napoléon? — Mon Dieu, non; mais je viens de rencontrer un de mes amis, qui m'a assuré que le prince de Capoue, le frère du roi de Naples, plus connu sous le nom de Monsieur Pénélope, est forcé de quitter Malte, où il séjournait depuis quelque temps. Le prince est dans le dénuement le plus complet; il a dû recourir à des emprunts. La cour sicilienne ne s'est engagée à acquitter ses dettes qu'à condition que le gouvernement anglais lui enjoindrait l'ordre de sortir immédiatement. On disait aussi que sa femme était morte en couches.

» — Ah! mon Dieu! laissez-moi; voyez donc que de monde là-bas; comme on crie: au revoir; c'est bien sûr une *rixe sanglante!* »

Mon nouvelliste disparut; peut-être m'aurait-il dit des choses plus intéressantes si notre entretien se fût prolongé; mais il faut me contenter de cela.

WINDER-BERG.

A ce Numéro est jointe la planche 1324.

BAUME D'OSMAN IGLOU.

Dépôt général, BRIE, 25, rue Neuve-des-Mathurins.

Ce Baume, composé de sucs de plantes asiatiques, et généralement employé dans tous les séraïls, a la propriété d'empêcher les rides et même d'effacer celles venues. Il maintient la peau dans

un état de souplesse et de fraîcheur jusqu'à un âge fort avancé; il guérit radicalement la couperose; en se servant du bandeau et du loup, l'efficacité en est plus prompte. — N. B. Pour éviter la contrefaçon, chaque pot sera revêtu du timbre du dépôt général.

Seuls dépôts à Paris: Druelle, 2, boulevard des Italiens; Boivin, 12, rue de la Paix.





31 Janvier 1837.

Données de

1323

Modès de Paris.

Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens, N. 2^e près le passage de l'Opéra.

Costume de Cour. Toilette habillée. Coupe de cheveux de M. Hippolyte, rue
neuve des petits Champs, 82.

Rey & J. Fuller, 34, Rathbone Pl. London



31 Janvier 1837.

1322.

Travestissemens.

Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens, N^o 21, près le passage de l'Opéra.

Costume Flamand. Costume Russe.

Mess. S. A. J. Fuller, 34, Rathbone Pl. Lond.